



Disponible en ligne sur www.sciencedirect.com

ScienceDirect

et également disponible sur www.em-consulte.com



À propos de . . .

Jacques Hochmann : Une vie à transmettre. À propos de . . . « Les arrangements de la mémoire. Autobiographie d'un psychiatre dérangé » de Jacques Hochmann[☆]

Xavier Bonnemaïson (Directeur général, chef de service)*

ASM 13, 11, rue Albert-Bayet, 75013 Paris, France

INFO ARTICLE

Historique de l'article :

Reçu le 16 octobre 2022

Accepté le 12 janvier 2023

Les arrangements de la mémoire de Jacques Hochmann est un livre important, à la fois passionnant et utile pour qui s'intéresse à la psychiatrie, à la psychanalyse ou aux controverses sur l'accompagnement des personnes autistes. Cet ouvrage, qui se veut autant être un réel effort autobiographique qu'une sorte de synthèse conclusive dans une bibliographie et une carrière riche, pourrait même être une porte d'entrée pour saisir la complexité de la discipline et les enjeux de la formation.

Dans « L'autobiographie d'un psychiatre dérangé », sous-titre du livre, les récits d'époques sont enchevêtrés les uns aux autres sans suivre toujours une ligne chronologique. Jacques, que l'auteur prend comme personnage central en se passant du « je » qui aurait été de rigueur, explicite ses choix, rendant compte d'une cohérence de son parcours dans l'après-coup, sans chercher à tromper le lecteur sur ce qu'il présente comme une reconstruction autobiographique où le refoulement a nécessairement fait son œuvre. Le choix de se priver du « je », qui peut surprendre dans l'immédiat, se révèle justement heuristique si on considère que le récit lui-même dépasse son auteur et qu'ainsi, il s'agisse à la fois de donner à lire des « mémoires », de faire comprendre comment une partie de l'histoire de la psychiatrie peut s'écrire à l'échelle d'une simple vie et, enfin, de laisser la place à la configuration d'un récit de soi,

[☆] Hochmann J. *Les arrangements de la mémoire. Autobiographie d'un psychiatre dérangé*. Paris : Odile Jacob ; 2022. 307 p. [1].

* Auteur correspondant.

Adresse e-mail : xavierbonnemaïson@yahoo.fr

la vie de Jacques. Le personnage principal de ce récit n'était ni prédestiné pour la médecine, ni pour les sciences humaines, mais nombre de rencontres semblent l'avoir façonné. Un cadre éducatif présenté comme riche, car à la fois ouvert sur la modernité et ancré dans la tradition juive, lui permettait sans doute de pressentir l'universalité de la question posée par le soin aux « malades mentaux » qui émergeait en France quelques années après la terrible « hécatombe des fous » [2]. De la naissance de Santé Mentale et Communautés (SMC), jusqu'à sa pratique avec des enfants autistes, les révolutions psychiatriques de l'après-guerre sont vécues de l'intérieur, depuis la région lyonnaise.

Au lieu de suivre la ligne chronologique d'une vie, d'une carrière, d'une pensée, nous voilà face à une question centrale, avec ce décalage imposé par l'auteur. Mais où va Jacques ? Vers quoi tend son action ? Il s'agit, dans ce récit, de laisser le lecteur s'attacher au personnage principal nous contant comment il a pu tendre vers « la meilleure vie possible » malgré les « dérangements » qui furent autant des événements historiques que des coordonnées socio-psychologiques que l'analyse personnelle lui aura permis de préciser. On pense, ici, à l'aspiration à la « vie bonne » dans le récit de Soi, comme Ricœur le proposait dans *Soi-même comme un Autre* [3], et aux recompositions de l'auteur qui travaille pour son lecteur cette question de « la visée éthique » du récit autobiographique, dans une vie marquée par des choix qui peuvent déranger une forme de norme sociale et morale, surtout dans l'attendue réception de ce type de récit de carrière ou d'autobiographie intellectuelle.

Il semble que « les petits arrangements avec la mémoire » révèlent le travail de figuration d'une narration dont il est beaucoup question, nous permettant de nous représenter à la fois le fil des histoires racontées et le processus d'écriture à l'œuvre. Même s'il est, en effet, question de sa carrière dans une grande partie du livre, la vie personnelle de Jacques est un des fils tendus au lecteur qui est amené à chercher et à repérer avec l'auteur, les résonances entre les choix de celui-ci et les coordonnées affectives qui lui sont racontées, au début de l'histoire. De même, les suivis d'Alain, de Didier, la collaboration avec Annette, Marcel, sont des lignes transverses, des ponts, dont l'enchevêtrement avec les lignes claires des idées, ainsi que le « déploiement des mondes » dans les rencontres faites, réalise une trame, un véritable tissage que l'auteur a voulu resserrer, pour tenter à l'évidence de mieux cerner son objet. Le style dans l'écriture a aussi été travaillé, il permet au lecteur une identification encore plus profonde, quand la vie de Jacques Hochmann prend des allures plus romanesques, aux issues incertaines.

Le livre invite aussi le lecteur à l'examen des « affinités électives » de Jacques, avec prudence et pudeur, cherchant comment une nourrice chaleureuse et aimante et une mère plus régente et distante, avait chacune sédimenté en lui, le terreau pulsionnel d'un Inconscient que l'engagement subjectif dans la clinique et les institutions, allait beaucoup solliciter.

Enfant ignorant avant la guerre qu'il était juif, il devait, plus tard, faire l'examen précis de ce que l'ancêtre « rabbi de village » avait laissé comme traces dans la transmission qui lui avait été faite par son père et ses affinités propres, des théories de la narrativité jusqu'à cette liberté de l'ouverture militante que sa lignée avait conquise en se tournant vers un judaïsme progressiste, comme le témoigne son attachement à la philosophie de Martin Buber¹.

Le premier théâtre du livre est ce « château des souvenirs » que fut l'Académie ou la communauté en majorité protestante était subdivisée en classes, hiérarchisée comme l'étaient classiquement les grandes industries depuis la fin du XIX^e siècle, vivant autour d'un château abandonné par la famille des fondateurs, avant que des bâtiments neufs ne permettent de loger les familles, très nombreuses, qui arrivaient surtout d'Alsace. L'histoire du village du Chambon sur Lignon, racontée ensuite, fut ce lieu emblématique parmi d'autres de la résistance à l'occupation allemande où Jacques, comme de nombreux enfants juifs, fut caché sous une fausse identité. Jacques sera ramené plusieurs fois à ce lieu par son histoire, épousant une femme qui y avait un ancrage familial, puis achetant une maison d'où il signe la préface de son autobiographie. Ce passage inspiré laisse se déployer l'imaginaire dans ce lieu de l'enfance cachée, où l'exaltation de la nature semble célébrer le vivant au-delà de la terreur quotidienne des rafles, de la douloureuse séparation d'avec les parents et de la compréhension progressive de la tragédie personnelle et collective que fut cette période. Jacques perdit une partie de sa famille dans

¹ Cet attachement est bien développé dans l'émission « Talmudiques » sur France Culture, du 1^{er} mai 2022, qui lui a été consacré.

les camps et le très proche ami de son père, Jean Rist, résistant, fut tué dans les derniers combats de la libération.

« Jacques en garde des images de feuilles mortes tombant des hêtres, surtout un d'accès très facile où il s'était constitué un nid entre les branches et qui porte encore des traces d'initiales élargies par le temps, peut-être pour une part les siennes ; plus tard dans la saison, une neige lourde à l'odeur froide, pliant les branches du sapin, entre lesquelles frissonnent des filets de ciel bleu, ou humide, chantant ses gouttes quand elle fond au soleil ; puis au printemps, des primevères, et des perce-neiges pointant avec les premières herbes dans les prés desséchés, précédant l'éclatement solaire des jonquilles. Au long de sa vie, la fumée d'un feu de bois l'a fait tressaillir. Bien que dissoute dans d'innombrables souvenirs ultérieurs, cette senteur teintée de résine des bûches entassées, dans le grenier s'échappe par bouffées de la maison où il habitait, devant laquelle il fait souvent un pèlerinage. » ([1], p. 51).

Les autres lieux où se déroulent le livre sont liés à sa carrière et sont des lieux emblématiques de la psychiatrie lyonnaise, Le Vinatier, Villeurbanne, l'ITTAC, Chapeau Cornu.

Jacques Hochmann fut un des personnages majeurs de la révolution psychiatrique du secteur, puis de la naissance de la pédopsychiatrie moderne à Lyon et en France, également un des penseurs majeurs du soin des personnes autistes. Si sa bibliographie en atteste, le livre présente, d'une manière continue, son attachement à la transmission, concrétisée dans plusieurs aventures racontées dans son livre, montrant qu'il a laissé, dans une période longue avec d'autres, sa trace dans la formation de nombreux professionnels de la psychiatrie.

Le travail aux côtés de Marcel Sassolas, compagnon de route depuis l'internat qui gardera la responsabilité de la psychiatrie adulte, quand Jacques Hochmann, lui, se spécialisera en psychiatrie infantile, discipline encore naissante, est souvent évoqué. Il montre comment leur engagement politique et leur volonté de changer la psychiatrie les plongent dans une ambiance riche de rencontres, dans une quête de nouveautés. C'est une sorte d'immersion dans ces années où la révolte étudiante de 1968 révèle au monde une jeunesse qui est prête à tout remettre en question, favorisant un travail de culture en psychiatrie, comme dans de nombreux champs de la société. Ils fonderont ensemble le Centre d'Études et de Formation (CEF). Marcel Sassolas poursuivra des années le « Cours international sur les techniques en psychiatrie de secteur », dans le même esprit. La séparation de la neurologie et de la psychiatrie permettra la mise en place du CES de psychiatrie qui lui fut confiée avec Jean Guyotat. La description précise de cette formation, qui intégrait à la fois la base de pratique, l'ouverture vers les sciences humaines, le travail en groupe et le dialogue permanent entre formateurs et étudiants, peut faire rêver ceux qui n'ont connu que la forme actuelle du DES.

Plusieurs auteurs majeurs reviennent souvent à la lecture. De Paul Ricœur qu'il a rencontré, Jacques Hochmann semble tirer la structure de ce qu'il expose, construisant dans ce tissu de rencontres, d'études théoriques, de récits de cas, une mise en intrigue de son personnage de soignant en psychiatrie, à travers son « identité narrative » [3]. En effet, réduire Jacques Hochmann au neuropsychiatre qu'il fut, à l'analyste qu'il devint, c'est d'emblée manquer un des objets les plus manipulés par l'auteur, attaché à la culture phénoménologique, c'est la puissance créatrice qui naît de l'action et de « l'expérience vécue ». À travers certaines rencontres marquantes, sa pratique change et les théories se révèlent, alors, plus comme des élucidations partielles, parfois brillantes, mais souvent insuffisantes à elles-seules, dans l'ambition humaniste portée par un de ceux qui participèrent à la naissance d'une nouvelle psychiatrie. Les « nouvelles pratiques », comme celles qu'il découvre auprès du psychologue américain, Carl Rogers et dans le bouillonnement culturel californien de la fin des années soixante, sont testées, adaptées, transformées, avec un empirisme prudent et un souci de compréhension permanent. L'hospitalisation à domicile découverte à Paris, avec Paumelle et Woodbury, est adaptée également à Villeurbanne. Les groupes ouverts sont quotidiens et leur horizontalité est la marque de la culture antipsychiatrique qui marquait l'époque.

Sa thèse : « Pour une psychiatrie communautaire » [4], publiée en 1971, comme l'ouvrage récent sur Philippe Paumelle « *Philippe Paumelle, un psychiatre dans la cité* » [5], sont des ouvrages hautement recommandables, pour ceux qui veulent comprendre la lente installation de la psychiatrie de secteur en France et les nombreuses recherches qui furent nécessaires pour soigner autrement.

Le travail de longue haleine, avec les familles, les acteurs institutionnels dont l'école, ainsi que les bons résultats obtenus, lui permettront plus tard de se confronter avec les changements politiques dans le traitement des personnes autistes, avec une lucidité qui lui permet de supporter la déception de voir disparaître une certaine culture du soin. Une discussion ouverte avec une personne autiste, des parents et des représentants de ces familles, relatée dans un des chapitres de l'ouvrage, présente bien ses positions et son souci pédagogique malgré la violence des critiques adressées à une psychiatrie à laquelle il a beaucoup contribué. Un complément de cette discussion peut être apporté d'ailleurs, dans la lecture de son texte paru dans un ouvrage récent [6], coordonné par Denis Rybas et Patrick Landmann.

Beaucoup de professionnels rencontrés sont cités, psychiatres, psychologues, infirmiers, enseignants spécialisés, ayant chacun leur place dans l'initiation et les découvertes que fait Jaques durant sa carrière. Que l'auteur s'attache à nommer ces nombreux personnages nous rappelle son ancrage dans la pensée de l'Institution comme Racamier qui présente le cadre soignant comme « la valeur de l'ensemble (qui) vaut plus que la somme des constituants » [7]. Certaines personnalités le marquent dès le début de sa formation. Nous retiendrons que Marcel Colin, son premier chef de service, l'initie aux approches socio-psychiatriques, que Jean Guyotat le sensibilise à l'approche Balint, que Paul Balvet, qui arrive de Saint-Alban, transmet au Vinatier les avancées et les actions réalisées avec Tosquelles et Bonnafé pendant la guerre, que Bettelheim, dont la lecture l'avait beaucoup impressionné, a plusieurs années supervisé son équipe et qu'il a été accompagné longtemps par René Diatkine pour des supervisions individuelles entre Paris et Genève. Les références à son collègue et ami, Marc Jannerod, avec qui il écrit un livre de discussions sur les neurosciences et la psychanalyse, cherchent à montrer l'intérêt de renouveler en permanence le dialogue entre les disciplines fondatrices de la psychiatrie. À la suite d'un précédent ouvrage sur les dégénérescences, il remarque une régression dans les pratiques, contemporaine d'un retour d'une psychiatrie médicalisée cherchant à nouveau une origine lésionnelle aux symptômes, la coupant de l'écoute attentive et curieuse de l'histoire des patients.

Même s'il rappelle régulièrement son choix de devenir analyste, il montre pour lui l'intérêt et la nécessité éthique de maintenir une ouverture épistémique. Il doit cette liberté à sa culture large, notamment philosophique, mais aussi à des rencontres qui lui permirent de rester toujours à distance du dogmatisme qui laissera des traces dans les conflits idéologiques propres aux écoles psychanalytiques.

Bion est cité, plus souvent que d'autres kleinien, comme une référence théorique qui l'accompagne encore. Il s'inspire notamment de ses théories des « transformations », de la fonction alpha, ainsi que de la « croissance psychique », la fonction K (pour *Knowledge*). Ses influences psychanalytiques sont évoquées en suivant cette métaphore d'une nature qui suivrait une direction que sa croissance lui permet, selon là où elle grandit et se développe :

« Grapillant sa liqueur intellectuelle à des ceps multiples, il a mêlé peu à peu un suc psychanalytique surtout post-kleinien (Bion, Winnicott) à des influences existentialistes (Sartre) ou phénoménologiques (Ricœur). Il a trouvé en Amérique dans la place attribuée à l'empathie par Heinz Kohut pour promouvoir le développement personnel, dans les élaborations des psychanalystes narratologues (Roy Schaffer, Donald Spence) ou dans l'interpersonnalisme d'Harry Stack Sullivan, en France chez Paul-Claude Racamier, René Diatkine et Serge Viderman, des inspirations pour se fabriquer une application personnelle d'un logiciel psychanalytique [...]. » ([1], p. 281).

Les développements approfondis à la fin de l'ouvrage sur son positionnement comme analyste permettront à ceux qui souhaitent mieux comprendre cette « application personnelle d'un logiciel psychanalytique. » Il en restera au lecteur une bonne leçon sur la nécessaire complexité de l'architecture d'une clinique psychiatrique, échafaudage nécessaire pour maintenir « un plaisir à penser » ([1], p. 306), cher à Jacques Hochmann qu'il a théorisé précisément. Ce plaisir, cet « esthétique d'un monde d'idées », serait même une condition pour qu'un professionnel de la psychiatrie puisse construire une carrière à la hauteur de l'enjeu culturel que représente le soin psychique. En effet, c'est d'un défaut de cet « auto-érotisme mental réparateur » dont souffrirait la majeure partie des patients venant consulter

une équipe psychiatrique ou un psychiatre et il s'agirait pour lui que la rencontre soignante la restitue au patient, à partir de ce que, eux, ont comme plaisir à penser.

Cette sorte d'ultime transmission, simple en apparence, reste en suspens comme la main de l'artiste s'apprête dans un geste mille fois répété, à tracer dans l'air ce qu'il faudra reproduire, jusqu'à pouvoir soi-même en transmettre quelque chose afin que la tradition de psychiatrie humaniste persiste malgré les menaces bien actuelles de son effacement.

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- [1] Hochmann J. *Les arrangements de la mémoire. Autobiographie d'un psychiatre dérangé*. Paris: Odile Jacob; 2022.
- [2] Von Buelzingsloewen I. *L'hécatombe des fous*. Paris: Flammarion; 2009.
- [3] Ricoeur P. *Soi-même comme un autre*. Paris: Seuil; 1990.
- [4] Hochmann J. *Pour une psychiatrie communautaire*. Paris: Seuil; 1971.
- [5] Gauthier S, Durand B. *Philippe Paumelle un psychiatre dans la cité*. Montrouge: John Libbey Eurotext; 2021.
- [6] Ribas D, Landmann P. *Ce que la psychanalyse apporte aux personnes autistes*. Toulouse: Érès; 2022.
- [7] Racamier PC. *L'esprit des soins. Le cadre*. Sucy en Brie: Les Éditions du collège; 2002.